

# La région du Tchad en tant que carrefour

*Dierk Lange*  
*en collaboration avec Baḡaro W. Barkindo*

Zone de savanes, la région du lac Tchad est habitée dès avant l'ère chrétienne par des peuples pasteurs et agriculteurs. Au nord, là où la savane se transforme lentement en désert, c'est l'élément nomade qui prévaut, bien qu'on y trouve aussi des oasis peuplées par des sédentaires. Au sud, surtout aux abords des fleuves qui se déversent dans le lac Tchad, prédominent les cultures de sédentaires. La désertification du Sahara et l'assèchement progressif du lac Tchad amenèrent des peuples de toutes parts à se rapprocher du lit rétréci de ce dernier. Le rassemblement de ces populations de régions déshéritées, et leurs efforts déployés pour s'adapter à l'évolution du milieu et des conditions matérielles, constituent la toile de fond sur laquelle se déroule l'histoire de la région.

Pour mieux comprendre la signification des faits historiques, il aurait été souhaitable d'indiquer avec précision les changements climatiques survenus durant la période prise en considération. En fait, le climat de la zone sahélienne est particulièrement mal connu durant le I<sup>er</sup> millénaire de l'ère chrétienne. Plusieurs indices montrent cependant que dans l'ensemble, les conditions climatiques durant cette période étaient meilleures que celles qui prévalent actuellement. On notera en particulier que les eaux du lac Tchad se déversèrent, entre le III<sup>e</sup> siècle et le début du XIII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, de façon presque continue dans le Baḡr al-Gḡazāl, ce qui suppose un niveau d'eau dépassant la cote de 286 mètres<sup>1</sup>. Se fondant sur des données diverses, J. Maley estime par ailleurs qu'une pulsation humide s'est manifestée au

1. J. Maley, 1981, p. 65, 101. Le niveau actuel du lac Tchad est situé à 282 mètres.

milieu du I<sup>er</sup> millénaire de l'ère chrétienne et qu'au XI<sup>e</sup> siècle la région sahélienne passa par une phase aride<sup>2</sup>. La zone des contacts entre sédentaires et nomades devait donc s'étendre plus au nord qu'à l'époque actuelle.

Par ailleurs, il n'est pas absolument certain que la région du lac Tchad ait toujours été un carrefour d'échanges et d'interactions fructueuses. Les dates actuellement disponibles pour la diffusion des techniques du fer semblent indiquer que certaines populations de la région sont longtemps restées à l'écart des grands courants d'innovation. A cet égard, le principal clivage semble s'établir entre l'ouest et l'est et non pas entre le nord et le sud. En effet, on sait maintenant qu'au sud de l'Aïr, à Èkne Wan Aparan, la technique de la fabrication du fer fut connue dès  $-540 \pm 90^3$ , ce qui concorde avec la date de  $-440 \pm 140$  avant l'ère chrétienne obtenue à Taruga (culture de Nok) au centre du Nigéria<sup>4</sup>. Dans la région de Termit, entre l'Aïr et le lac Tchad, le fer semble même avoir été travaillé au VII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne<sup>5</sup>. Ailleurs, les techniques du fer furent adoptées beaucoup plus tard. A Koro Toro, entre le lac Tchad et le Tibesti, on a découvert les traces d'une culture fondée sur la métallurgie du fer. Appelée haddadienne, d'après le terme arabe désignant le « forgeron », cette culture ne s'est épanouie qu'entre le IV<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. La céramique peinte sur les mêmes sites permet d'établir des rapprochements avec deux grandes civilisations de la vallée du Nil, Méroé et la Nubie chrétienne<sup>6</sup>. D'autres données sont disponibles pour la région des abords sud du lac Tchad. D'après des datations relativement incertaines, le fer n'apparaît sur l'important site de Daïma qu'au V<sup>e</sup> ou au VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne et les techniques de sa fabrication furent adoptées encore plus tard<sup>7</sup>. Ces quelques indications relevant de l'archéologie du fer montrent qu'avant la fondation du Kānem, la région du lac Tchad fut plus marquée par des clivages et des développements inégaux que par des facteurs d'unification.

Un processus de transformations plus rapides et spectaculaires débuta vers le milieu du I<sup>er</sup> millénaire de l'ère chrétienne. Il fut déclenché indirectement par l'introduction du chameau à partir soit de l'Afrique du Nord, soit, plus probablement, de la vallée du Nil, et son adoption par les Zaghāwa et les Tubu. En effet, le chameau, beaucoup mieux adapté aux conditions naturelles du Sahara que le cheval, permettait de franchir des longs trajets désertiques sans difficulté, tout en assurant le transport de charges relativement lourdes. Entre le Fezzān et la région du lac Tchad, les conditions naturelles étaient particulièrement favorables à la traversée du Sahara: toute une série de petites oasis et de points d'eau naturels et, à mi-chemin, l'oasis très étendue de Kawār, constituaient le tracé idéal d'une voie caravanière.

2. *Ibid.*, p.65, 278.

3. D. Grebenart, communication personnelle.

4. B. E. B. Fagg, 1969. Voir aussi R. Tylecote, 1975.

5. G. Quéchon et J. P. Roset, 1974, p. 97.

6. F. Treinen-Claustre, 1978. Voir aussi P. Huard, 1966; Y. Coppens, 1969.

7. C. Connah, 1971, p. 57. Procédant à une réévaluation des datations antérieures, le même auteur propose maintenant la date de 50 de l'ère chrétienne pour l'apparition du fer à Daïma (G. Connah. 1981, p. 146-147).

Il existait également une possibilité de commerce avec la vallée du Nil par le Dārfūr et le Kordofān. Mais l'absence de toutes données archéologiques précises sur ces itinéraires ne permet que des hypothèses; il semblerait que dans un premier temps, le commerce avec la vallée du Nil ait été le plus important. En revanche, l'existence au Fezzān de l'ancien royaume des Garamantes a certainement été un facteur important pour l'organisation du commerce à longue distance<sup>8</sup>; mais, là encore, l'absence de données sur les oasis méridionales du Fezzān et de Kawār, où l'œil nu perçoit des vestiges de fortifications de date incertaine, réduit à faire des hypothèses<sup>9</sup>.

Il semble cependant que, dès le VII<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, la route du Sahara central ait été fréquentée par des petites caravanes fezzanaises, car 'Uḫba ibn Nāfi<sup>c</sup>, le célèbre conquérant arabe, aurait pu difficilement pénétrer jusqu'au Kawār — comme l'affirment des sources du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle — si le tracé de la route n'avait pas été établi avant lui par des commerçants, soit berbères, soit zaghāwa<sup>10</sup>. L'oasis de Kawār<sup>11</sup> n'était certainement pas le but final de ces voyages: au-delà de cette étape, les commerçants avaient sans doute déjà atteint la région du lac Tchad. A une époque ultérieure, la route centrale devint la plus importante, à la suite de l'établissement d'un commerce régulier entre la région du lac Tchad et la côte méditerranéenne, après les conquêtes islamiques et l'essor des États musulmans, d'abord en Afrique du Nord, et plus tard au Sahara.

Au sud, autour du lac Tchad, un ensemble de facteurs comprenant, outre la pénétration commerciale, l'utilisation d'armes et d'outils de meilleure qualité et l'adoption de nouveaux modes de vie adaptés à l'évolution des circonstances devaient conduire à la fondation et à l'expansion d'un grand ensemble politique, le Kānem-Bornu, dont la puissance unificatrice et la capacité d'innovation pesa sur le destin de l'ensemble de la région jusqu'au début de la période coloniale. Mais avant de fournir plus de détails sur la fondation et la première phase de développement de cet ensemble politique, il convient de dresser un bilan succinct et chronologiquement équilibré des principaux peuples ou, à défaut de connaissances précises, des ensembles linguistiques entre le Moyen-Niger et les montagnes du Dārfūr.

## Peuples et langues de la région du Tchad

Des éclairages très instructifs pour l'histoire ancienne de l'Afrique sont fournis par les géographes arabes. Soucieux de recréer une « image du monde »

8. R. C. C. Law, 1967*b*.

9. D. Lange et S. Berthoud, 1977; voir aussi H. Ziegert, 1969.

10. Deux auteurs parlent de l'expédition de 'Uḫba ibn Nāfi<sup>c</sup> au Kawār: Ibn 'Abd al-Ḥakam, 1922, p. 195 et al-Bakrī, 1911, p. 13-14. Le premier écrit avant 257/871 et le second compose son ouvrage en 460/1068, mais se fonde, en partie, sur des sources antérieures. Voir chapitres 9 et 11 de ce volume.

11. Le nom de Kawār est vraisemblablement d'origine berbère et désigne « les Noirs ». Cette signification subsiste en Ḥasaniyya (Mauritanie) où le terme de *kūri* (pluriel: *kozwār*) s'applique aux Négro-Africains de statut libre.

(*ṣūrat al-ard*) aussi exacte que possible, ces auteurs ont recueilli des données géographiques sur les pays musulmans et sur les terres situées au-delà de la limite de l'Islam. Il faut cependant accueillir leurs informations avec une certaine prudence, puisque la plupart d'entre eux ne s'étaient jamais rendus en Afrique noire et avaient recueilli ces informations auprès de négociants qui n'étaient pas sans préjugés et de pèlerins africains noirs dont beaucoup avaient quitté depuis longtemps leur patrie et qui par conséquent pouvaient ne pas être au courant de ce qui se passait chez eux. Quand ils décrivent des peuples étrangers, les géographes arabes utilisent fréquemment des clichés littéraires et les noms qu'ils donnent sont souvent des termes génériques<sup>12</sup>. Ainsi, nous trouvons invariablement des Zandj en Afrique de l'Est, des Habash en Éthiopie et des Sūdān en Afrique de l'Ouest, sans que la spécificité de ces peuples soit bien établie. À côté des termes généraux, quelques auteurs citent aussi des ethnonymes transmis par des voyageurs, mais, leur identification pose souvent des problèmes. En plus, la localisation de ces entités ethniques dans l'espace reste, d'un auteur à l'autre, très incertaine. Il faut attendre la *Géographie* d'Ibn Sa'īd, au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, pour trouver des renseignements sur la région du lac Tchad d'une grande précision<sup>13</sup>. Ils n'auront d'équivalent qu'à l'époque moderne.

Avant Ibn Sa'īd, la plupart des géographes arabes citent à propos du Soudan central (expression utilisée ici comme synonyme de « région du Tchad ») le peuple des Zaghāwa. Jusqu'au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, les auteurs arabes bien renseignés laissent entendre que les Zaghāwa dominaient sur le Kānem, mais al-Idrīsī, au VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, fournit des indications qui font apparaître leur caractère purement nomade<sup>14</sup>. Négligeant les leçons des sources antérieures, les auteurs modernes ont souvent minimisé le rôle des Zaghāwa en estimant qu'ils étaient un groupe marginal<sup>15</sup> ou, au contraire, en supposant qu'ils étaient un groupe très vaste, identique aux Tubu actuels<sup>16</sup>. On verra plus loin qu'en fait, les Zaghāwa ont subi des transformations profondes à la suite d'un changement dynastique au Kānem survenu au milieu de la deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. L'équilibre ethnique et le rapport entre sédentaires et nomades n'ont pas été les mêmes avant et après l'avènement de la nouvelle dynastie au Kānem.

La principale source interne, le *Dīwan salāfīn Barnū*, contient une nomenclature ethnique qu'on ne peut pas recouper avec celle des sources externes. Les chroniqueurs de la cour royale ont en effet tenu à indiquer, jusqu'à la fin du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, les noms des groupes ethniques dont étaient issues les reines mères successives. Ainsi, nous savons qu'au IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> et au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, les rois du Kānem épousaient des femmes appartenant aux Tomaghra, aux Kay et aux Tubu<sup>17</sup>. Aujourd'hui, le nom de Tomaghra s'applique à un clan

12. Sur la valeur des sources arabes de cette période, voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. I, chap. 5.

13. D. Lange, 1980.

14. Al-Idrīsī, 1866, p.33-34; traduction, p.39-41.

15. Voir, par exemple, Y. Urvoy, 1949, p.16; A. Smith, 1971, p.168-169.

16. M. J. Tubiana, 1964, p.18.

17. D. Lange, 1977, p.27-32; traduction, p.67-69.

qui existe parmi les Teda, les Kānembu et les Kanuri. Le nom de Kay désigne un clan kanuri, et Tubu est le nom générique que les Kānembu donnent aux Teda-Daza. D'après l'hypothèse la plus vraisemblable, les traditions consignées dans le *Dīwān* évoquent les alliances matrimoniales successives entre les rois du Kānem et les différents groupes nomades dont les premiers rois appréciaient la force guerrière pour asseoir leur pouvoir.

Plus à l'est, entre les Zaghāwa et les Nūba, al-Idrīsī situe les Tād̲jū dont l'existence, vraisemblablement déjà ancienne, semble avoir échappé aux auteurs antérieurs<sup>18</sup>. D'après les traditions orales recueillies par le voyageur allemand Gustav Nachtigal, les Dād̲jo — sans doute identiques aux Tād̲jū — étaient à l'origine de la première formation étatique du Dār̲fūr<sup>19</sup>. Dans cette région, l'influence nomade était moins perceptible qu'aux alentours du lac Tchad. La distribution actuelle des petites communautés de Dād̲jo entre le plateau du Wadaī et les monts Nuba, ainsi que leurs traditions d'origine et leur mode de vie sédentaire, indiquent plutôt une origine nilotique. Néanmoins, au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, ils semblent avoir subi la pression des Zaghāwa qui, après avoir été écartés du pouvoir au Kānem, ont apparemment essayé de reconstituer un ensemble politique au point sud de la grande voie transsaharienne rattachant la région de Dār̲fūr à l'Égypte<sup>20</sup>. En fait, les Dād̲jo n'ont pas cédé le pouvoir aux Zaghāwa, mais aux Tund̲jur, ne résistant à l'assimilation qu'en se repliant dans des zones de refuge. Les Zaghāwa, en revanche, ont pu conserver leur cohésion ethnique, bien que leur zone de parcours ait été considérablement réduite par l'expansion des Teda-Daza (Tubu). Encore aujourd'hui, les Arabes tchado-soudanais reconnaissent l'identité propre des Zaghāwa (qui eux-mêmes s'appellent Beri) et des Gorhan (Daza), alors qu'ils ne subsistent que sous forme de petites communautés résiduelles dont l'unité n'apparaît plus qu'à l'observateur étranger.

Se fondant sur une source de la première moitié du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, Ibn Saʿīd fournit des indications très précieuses sur la région du lac Tchad. Il ressort en effet de sa *Géographie* qu'à l'époque de Dūnama Dībalāmi (env. 607/1210-646/1248), les Kānembu n'avaient pas encore refoulé les ancêtres des Buduma sur les îles du lac Tchad, et l'on peut supposer que l'habitat des Kotoko s'étendait au-delà des terres argileuses (*firki*) de la plaine alluviale du bas Chari. Situait plusieurs groupes ethniques avec une grande précision, Ibn Saʿīd laisse entendre que la vallée de la Komadugu Yobe était encore occupée par des communautés bede (plus tard assimilées par les Kanuri ou repoussées sur le territoire des Ngizim) et que de l'autre côté du lac Tchad, les Kurī (aujourd'hui assimilés aux Buduma) habitaient encore sur la terre ferme au nord de l'entrée du Baḥr al-G̲hazāl. Au sud du lac apparaissent

18. Al-Idrīsī, 1866, p. 13, 40; traduction, p. 15, 47.

19. G. Nachtigal, 1879-1881, vol. III, p. 358, traduction anglaise de A. G. B. et H. J. Fisher. Voir G. Nachtigal, 1971-1980, vol. IV, p. 273-274. Voir également Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 16.

20. Cette voie est connue sous l'expression arabe *darb al-arbaʿīn* (« route des quarante jours »). Elle est décrite par R. S. O'Fahey (1980, p. 139-144) qui signale son importance pour des périodes plus récentes.

les Kotoko sous une appellation qui semble appartenir à la nomenclature kânembu<sup>21</sup>. Dans toutes ces régions, le poids des Kânembu était donc déjà sensible au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle et on peut aisément admettre qu'à une période plus ancienne, le domaine de gens parlant des langues de la région du Tchad s'étendait sur une grande partie du Kânem et du Bornu. Il serait cependant trop hardi de considérer que tous les anciens cultivateurs de la région étaient uniquement des locuteurs de langues tchadiques et on aurait tort de faire de l'élevage l'occupation exclusive de tous les locuteurs de langues sahariennes, y compris les protokanuriphones.

Au sud du lac Tchad, dans la région des plaines argileuses du bas Chari, les Kanuri entrèrent en contact avec une civilisation ancienne qui s'est distinguée par un art figuratif remarquable<sup>22</sup>. Nous savons grâce aux fouilles archéologiques menées par G. Connah sur le site de Daïma que les habitants des plaines *firki* pratiquaient une économie mixte durant une première période, située avant l'ère chrétienne, en associant l'agriculture à l'élevage et à la pêche. Commenant au début de l'ère chrétienne, la seconde période serait, d'après l'auteur, caractérisée par l'introduction des techniques du fer. Cette innovation importante avait une incidence directe sur la productivité et sur le processus de sédentarisation : l'intensification des activités agricoles, et notamment la pratique de la culture de décrue, devait reléguer les autres activités — l'élevage du gros bétail et la pêche — au second plan. L'apparition, durant la seconde période, d'une architecture en pisé montre que les habitants de Daïma avaient adopté un mode de vie sédentaire incompatible avec les nécessités de la transhumance. Durant la troisième période, s'étendant d'environ 700 à environ 1050, les habitants des plaines *firki* commencèrent à vivre dans une plus grande abondance : différents objets du commerce à longue distance font leur apparition pour la première fois et on trouve les traces d'un artisanat de tissage (longtemps avant l'islam). La production d'objets anthropomorphes et zoomorphes semble durant cette période avoir pris un nouvel essor et, pour la première fois, des potiers de Daïma fabriquèrent des jarres de très grande dimension qui, de nos jours, sont considérées par les habitants de la région comme le signe distinctif des «Sao». Une autre innovation importante a trait aux fortifications. A Daïma, Connah a pu déceler les restes d'un fossé entourant la butte d'habitation et il est possible que sur d'autres buttes d'habitation on se soit protégé par l'édification d'un mur de défense<sup>23</sup>. Il n'est sans doute pas trop osé de voir dans l'apparition d'ouvrages défensifs le premier signe d'une menace extérieure qui, plus tard, pèsera lourdement sur le destin des cultivateurs de la plaine du Chari. Cette menace peut, sans trop de difficultés, être identifiée avec l'expansion des Kânembu.

21. D. Lange, 1980.

22. J. P. Lebeuf et A. M. Detourbet, 1950; J. P. Lebeuf et A. Lebeuf, 1977. Les travaux archéologiques de J. P. Lebeuf se signalent malheureusement par l'absence de tout souci de chronologie.

23. L'exposé des séquences chronologiques de la «culture de Daïma» suit de près les développements de G. Connah (1981, p. 99-196).

Après avoir subi durant de longs siècles l'impact politique et culturel du Kānem-Bornu, les habitants actuels des plaines *firki*, les Kotoko, se servent du terme de *Sao* ou *Soo* pour désigner leurs ancêtres. Étant donné que l'on retrouve le même terme dans toutes les régions où les peuples du Kānem se sont substitués à des populations antérieures, on peut estimer que ce terme appartenait de prime abord à la nomenclature kânembu et qu'il désignait partout les populations autochtones qui ne pouvaient pas résister à l'assimilation<sup>24</sup>. Au sens précis, l'expression « civilisation sao » devrait donc s'appliquer aussi bien à la culture relativement bien connue des ancêtres des Kotoko — ce qui correspond à son emploi consacré aujourd'hui<sup>25</sup> — qu'aux anciennes cultures de la Komadugu Yobe et de la partie méridionale du Baḥr al-Ghazāl. Or rien ne semble rapprocher ces trois entités sur le plan architectural. Seule la parenté linguistique peut conférer un semblant d'unité à ces ensembles disparates.

Néanmoins, pour des périodes plus anciennes, la linguistique comparative fournit quelques repères d'un intérêt non négligeable. Il est aujourd'hui admis que les langues tchadiques constituent une branche de la grande famille afroasiatique (chamito-sémitique). La cohérence de l'ensemble tchadique doit s'expliquer sans doute par une longue évolution des protolangues dans un environnement géographique favorable aux contacts linguistiques et aux échanges. On peut estimer que les conditions étaient optimales dans diverses régions méridionales du Sahara central quand celles-ci étaient suffisamment arrosées durant les périodes humides. Au début du III<sup>e</sup> millénaire avant l'ère chrétienne, les conditions de vie commencèrent à se détériorer rapidement et il est possible que les prototchadophones furent dès cette époque contraints à se replier dans des régions plus méridionales. Mais il n'est pas non plus exclu que l'abandon du Ténéré et des régions voisines par ces populations date d'une période plus récente. Entrant en contact avec des groupes négro-africains, elles devaient progressivement perdre leurs caractéristiques soudano-méditerranéennes. Aujourd'hui, on trouve les différents groupes parlant des langues tchadiques implantés dans des zones de refuge entre le Niger et le plateau du Wadaï. Parmi ces groupes, seuls les Hawsa ont développé un nouveau dynamisme conduisant à la réexpansion de leur langue. Mais l'histoire du « décollage économique » des cités-États hawsa appartient à une période ultérieure<sup>26</sup>.

La deuxième grande famille linguistique de la région du Tchad est la nilo-saharienne. Contrairement à l'afro-asiatique, les langues de cette famille ne dépassent pas le domaine négro-africain. La langue la plus occidentale de ce groupe est le songhay qu'on parle tout le long du fleuve Niger de Jenné à Gaya. Mais il existe aussi, plus au nord, de petits groupes de cultivateurs d'oasis (soudanais) et quelques groupements de nomades chameliers

24. Dans la région de Daïma, les Kotoko ont adopté le kanuri depuis quelques générations seulement.

25. On notera que Connah, distinguant nettement entre les cultures des plaines *firki* et celles de la vallée de la Komadugu Yobe, n'emploie plus le terme de « Sao » pour désigner une culture archéologique précise.

26. Voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 11.



15.1. Objets en bronze provenant des fouilles de Houlouf (Nord-Cameroun).  
[Source: A. Holl.]



15.2. Jarre à pré-présentation humaine provenant de Houlouf (Nord-Cameroun).  
[Source: A. Holl.]





15.3. *La butte de Deguisse, dans l'extrême nord du Cameroun.*  
[Source: A. Holl.]

(d'origine berbère) qui utilisent différentes formes dialectales du songhay<sup>27</sup>. Le second sous-groupe du nilo-saharien est constitué par le saharien (zaghāwa, teda-daza et kânembu-kanuri)<sup>28</sup>. Aujourd'hui, le songhay n'est plus en contact avec aucune langue saharienne, mais les nombreuses formes lexicales communes aux deux ensembles linguistiques laissent supposer que des pasteurs soudanais (et vraisemblablement aussi des agriculteurs) parlant des langues nilo-sahariennes aient occupé une grande partie de la région entre la boucle du Niger et les montagnes de l'Ennedi. La continuité géographique de ce peuplement a dû être rompue par l'effet conjoint de la désertification du Sahara et de la poussée des Libyco-Berbères lors des derniers siècles avant l'ère chrétienne<sup>29</sup>. À l'ouest, les populations parlant le proto-songhay seront à l'origine de la fondation de Kāw-Kāw (Gao), tandis que dans la région du lac Tchad, les groupes parlant le proto-saharien imposeront leur domination sur le Kānem. La différenciation linguistique, relativement faible, à l'intérieur

27. R. Nicolai, 1979.

28. La classification linguistique suivie ici est celle de J. H. Greenberg, 1963*b*. P.F. Lacroix (1969) a contesté l'inclusion du songhay dans la famille nilo-saharienne, mais R. Nicolai a montré (étude à paraître) que la parenté entre le songhay et le saharien est encore plus étroite que ne le pensait J. Greenberg.

29. D'après P.J. Munson (1980, p. 462), la région du Dhār Tishīt (Mauritanie) fut envahie par des guerriers libyco-berbères au VII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne. L'arrivée des Libyco-Berbères dans l'Air est attestée dès + 730 ± 40 (site d'Iwalen au sud du mont Grebun) (J. P. Roset, communication personnelle).

du groupe saharien, peut s'expliquer sans trop de difficultés par l'histoire ultérieure du Kānem, et en particulier, par l'évolution des rapports entre le pouvoir central et les différents groupes de « nomades noirs » du Sahara<sup>30</sup>.

## Le royaume des Zaghāwa

La première mention du nom de Kānem dans les sources écrites est due à al-Ya'qūbī qui écrit en 258/872. Cet auteur nous apprend qu'à son époque le Kānem était sous la domination d'un peuple du nom de Zaghāwa<sup>31</sup>. Le même peuple est aussi mentionné par Ibn Kūṭayba (mort en 276/889), qui se fonde sur un renseignement remontant au début du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle<sup>32</sup>. A la fin du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, un autre auteur arabe, al-Muhallabī, nous fournit de nombreuses informations sur le roi des Zaghāwa, dont il ressort, parmi d'autres, que son royaume correspondait à celui du Kānem<sup>33</sup>. La domination des Zaghāwa sur le Kānem ne prend fin que vers 468/1075 lorsqu'une nouvelle dynastie, celle des Sefūwa, prend le pouvoir dans le cadre du même État et refoule les Zaghāwa vers l'est, dans une région où nous les trouvons encore de nos jours<sup>34</sup>.

Mais quel était le rôle exact des Zaghāwa dans la fondation du Kānem ? Al-Ya'qūbī prétend que les différents peuples de l'Afrique de l'Ouest dont il avait connaissance ont « pris possession de leurs royaumes » à la suite d'une longue migration d'est en ouest : « Le premier de leurs royaumes est celui des Zaghāwa. Ils se sont établis en un lieu appelé Kānem. Leurs habitations sont des huttes en roseaux et ils ne possèdent pas de villes. Leur roi s'appelle Kākura. Parmi les Zaghāwa, il y a une espèce appelée Ḥawḍīn. Ils ont un roi zaghāwa<sup>35</sup>. »

D'après le contenu explicite du texte, les Zaghāwa auraient donc été les premiers habitants du Kānem, ce qui, *a priori*, paraît tout à fait invraisemblable. La mention d'une espèce particulière de Zaghāwa, les Ḥawḍīn<sup>36</sup> semble au contraire indiquer que les Zaghāwa n'étaient nullement un peuple homogène.

Il est en revanche très probable qu'une aristocratie dominante — de laquelle était issu à la fois le roi de Kānem et celui des Ḥawḍīn — avait donné son nom à l'ensemble des populations dans les deux pays.

Al-Muhallabī, un siècle plus tard, fournit la précision importante que les Zaghāwa (au sens large) étaient composés de nombreux peuples. Sans parler de l'aristocratie dominante (les « vrais » Zaghāwa), il insiste beaucoup sur la

30. L'expression est de J. Chapelle, 1957. Sur l'évolution des rapports entre le Kānem et les groupes nomades, on trouvera des indications plus précises dans Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 10. En plus, on pourra consulter les articles suivants, contenant quelques interprétations plus récentes : D. Lange, 1978, 1982a.

31. Al-Ya'qūbī, 1883, vol. 1, p. 219-220 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 52.

32. Ibn Kūṭayba, 1850, p. 14 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 41.

33. Al-Muhallabī, dans Yāqūt, 1866-1873, vol. 2, p. 932 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 79.

34. D. Lange, 1977, p. 124-129. Sur les Zaghāwa d'aujourd'hui, voir M. J. Tubiana, 1964.

35. Al-Ya'qūbī, 1883, p. 219-220 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 52.

36. Il n'est pas exclu que ce nom désigne le peuple des Hawsa, comme le pensent aussi d'autres auteurs modernes.

toute-puissance de leur roi: « [Les *Zaghāwa*] vénèrent leur roi et l'adorent à la place de Dieu le Très-Haut. Ils s'imaginent qu'il ne prend aucune nourriture. Ses serviteurs la lui apportent secrètement dans ses maisons; on ne sait pas d'où elle provient. S'il arrive à un de ses sujets de rencontrer le chameau qui porte les provisions, on le tue immédiatement sur place [...]. Son emprise sur ses sujets étant absolue, il réduit en esclavage qui il veut [...]. La religion [des *Zaghāwa*] consiste dans l'adoration de leurs rois: ils croient que c'est eux qui font vivre et mourir, qui apportent la maladie et qui donnent la santé<sup>37</sup>. »

La grande puissance du roi des *Zaghāwa*, déjà perceptible dans le passage beaucoup plus succinct d'al-Ya'kūbī et le rituel royal très élaboré décrit par al-Muhallabī, doivent être la résultante d'un nombre considérable de facteurs, comme nous l'avons signalé plus haut. D'autre part, il est également invraisemblable que la fondation du Kānem soit le résultat d'une invasion massive de migrations diverses, comme l'ont imaginé certains auteurs. L'hypothèse la plus plausible consisterait à supposer qu'un petit groupe, au moyen d'un conflit violent, a déclenché le processus d'édification d'un État dans une région où les techniques du fer étaient connues depuis le IV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne (culture haddadienne) et où la possession de chevaux n'était pas seulement la marque d'un très haut prestige, mais aussi la garantie d'une combativité supérieure. Disposant sans doute d'armes en fer et tirant profit des échanges encore rudimentaires avec le monde extérieur, ce groupe — les *Zaghāwa*, sans aucun doute — s'est progressivement imposé aux populations de pasteurs et d'agriculteurs habitant la région située au sud-est du Kawār, entre le lac Tchad et le Baḥr al-Ghazāl<sup>38</sup>, région qui sera appelée plus tard le Kānem. Il est probable que l'aristocratie dominante des *Zaghāwa*, elle, ne s'est constituée qu'ensuite, encore que, d'après cette hypothèse, les *Zaghāwa* puissent n'avoir pas eu, dans leur ensemble, une identité ethnique distincte des principaux groupes d'agriculteurs et de pasteurs sur lesquels s'étendait leur domination de prime abord. Ce n'est pas dans une phase ultérieure déjà très avancée, semble-t-il, à l'époque d'al-Muhallabī, que divers groupes ethniques ont été intégrés dans le cadre d'une même structure étatique.

Al-Idrīsī, au milieu du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, distinguera entre le royaume des *Zaghāwa* et celui du Kānem; c'est son témoignage qui a induit beaucoup d'historiens en erreur en ce qui concerne le rôle des *Zaghāwa* dans la région du lac Tchad. En réalité, il ressort clairement de l'ensemble des indications rapportées par al-Idrīsī sur le Soudan central qu'il juxtapose des informations ayant trait à deux périodes différentes de l'histoire du Kānem: l'époque de la domination des *Zaghāwa* et l'époque des Sēfuwa. Au lieu de mettre ces informations en perspective historique, l'auteur les projette sur le plan géographique<sup>39</sup>. Ibn Sa'īd, au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, situe les *Zaghāwa* à l'est du Kānem, dans le voisinage des Dādjo — où ils vivent encore de nos jours — et précise que la majorité d'entre eux était à cette époque sous la domination

37. Al-Muhallabī, dans *Yākūt*, 1866-1873, vol. 2, p. 932; J. M. Cuoq, 1975, p. 79.

38. Il s'agit ici du déversoir du lac Tchad, à ne pas confondre avec l'affluent du Nil Blanc portant le même nom.

39. Al-Idrīsī, 1866, p. 12-15 et 33-34; J. M. Cuoq, 1975, p. 141-151.

du roi du Kānem<sup>40</sup>. A partir de l'ensemble de ces éléments, il apparaît en définitive plus facile d'expliquer l'origine des Zaghāwa par la naissance et la croissance de l'État du Kānem que de postuler l'antériorité d'un groupe ethnique des Zaghāwa, homogène et distinct de tous les autres groupes de la région, qui, par une conquête massive des populations autochtones, aurait provoqué la fondation du plus grand et du plus ancien État entre le Nil et le Niger.

On peut encore faire un pas de plus : s'il est vrai que l'histoire du Kānem et celle des Zaghāwa forment jusqu'au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle une unité indissociable, on peut en inférer que la première mention des Zaghāwa, due à Wahb b. Munabbih, indique déjà l'existence d'un État du Kānem. Wahb b. Munabbih était un des célèbres traditionnalistes du Yémen à l'époque umayyade (mort vers 112/730). Son témoignage a été rapporté par Ibn Kūtayba (213/828-276/889). A part les Zaghāwa, le texte fait encore mention des Nūba, des Zandj, des Fezzān, des Ḥabash, des coptes et des Berbères<sup>41</sup>. On remarquera surtout que, d'après ce témoignage ancien, les Zaghāwa se distinguent à la fois des Fezzān (successeurs des Garamantes) et des Berbères. Les Zaghāwa sont de nouveau mentionnés au début du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle par le grand géographe al-Khuwārizmī (mort vers 231/846), qui les place sur sa carte à la fois au sud du Fezzān et au sud du royaume nubien de 'Alwa<sup>42</sup>. Un demi-siècle plus tard, al-Ya'qūbī situe, comme on l'a vu, le royaume des Zaghwa au Kānem. Si, après lui, al-Muhallabī n'avait pas décrit le royaume des Zaghāwa avec force détails, sans parler du Kānem, on aurait pu être tenté de voir dans l'occurrence du nom du Kānem sous la plume d'al-Ya'qūbī l'indice que les habitants de cette région avaient franchi une étape importante dans le processus général de sédentarisation. En réalité, tout fait penser que la notion de Zaghāwa et celle de Kānem recouvrent une seule et même réalité historique : la première mention des Zaghāwa, remontant au début du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, semble bien indiquer que le grand État au débouché sud de l'axe du Sahara central existait déjà à cette époque. S'il est vrai, d'autre part, qu'au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, les traditionnalistes autochtones du Kānem avaient des connaissances très étendues quant aux généalogies royales et qu'on trouve la trace de ces connaissances dans le *Dīwān* et dans les indications transmises par al-Maḳrīzī au début du IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle, on peut même situer le début de l'État du Kānem à une époque légèrement antérieure à l'hégire<sup>43</sup>. L'expédition de 'Uḳba ibn Nāfi', au début de la conquête arabe, vers le Kawār est révélatrice de l'importance des échanges nord-sud dans cette région. Le régulateur de ces échanges était sans doute un État soudanais hors de portée pour les Arabes.

Se fondant pour l'essentiel sur des traditions orales, certains auteurs ont considéré les Sao comme les habitants autochtones du Kānem qui auraient de longue date subi les pressions des peuples nomadisant dans des zones

40. Ibn Sa'īd, 1970, p. 96 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 211.

41. Ibn Kūtayba, 1850, p. 12-13 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 41.

42. Al-Khuwārizmī, 1926, p. 6 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 44.

43. D. Lange, 1977, p. 141-143.

plus septentrionales<sup>44</sup>. Sédentaires et vivant dans des communautés villageoises — voire des petites villes fortifiées —, ils auraient été organisés depuis des périodes anciennes en chefferies. Après leur conquête par les nomades zaghāwa, ces derniers leur auraient emprunté les formes d'organisation politique permettant de constituer un État à grande échelle.

En fait, aucun des présupposés de cette théorie de la fondation du Kānem ne peut s'appuyer sur des bases solides: ni le clivage fondamental entre nomades et sédentaires, ni la distinction entre autochtones et étrangers, ni surtout le postulat de l'existence ancienne d'une population (ou civilisation) sao ne sont admissibles. Dans les sources écrites, les Sao apparaissent pour la première fois au milieu du VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle (*Dīwān*)<sup>45</sup> et ils sont mentionnés par différents auteurs du X<sup>e</sup>/XVI<sup>e</sup> siècle: à cette époque, le terme de Sao s'applique à un ensemble de populations établies à l'est et au sud-est du lac Tchad et parlant des langues tchadiques. Ce n'est qu'au cours de leur longue résistance à l'expansion du Kānem-Bornu que ces populations ont développé des formes d'organisation politique et sociale qui devaient leur conférer leur caractère distinct. Attribuer aux autochtones du Kānem ancien les caractéristiques développées à une époque relativement récente par des autochtones du Bornu (situé à l'ouest du lac Tchad) relève donc d'un grave anachronisme.

D'autre part, rien ne permet de conclure à un clivage fondamental, notamment d'ordre ethnique, entre nomades et sédentaires ou autochtones et étrangers à l'époque du Kānem ancien. Il serait, par exemple, tout à fait arbitraire de supposer que les habitants autochtones du Kānem parlaient à l'instar des Sao une langue tchadique. Si, en revanche, on admet une certaine homogénéité culturelle entre les groupes sédentaires et nomades — comme elle existe encore de nos jours entre les sédentaires kāmembu et les nomades tubu et daza (parlant des langues sahariennes étroitement apparentées) — on comprendra mieux comment une aristocratie comme celle des Zaghāwa (peuple parlant aujourd'hui également une langue saharienne) a pu s'imposer au reste de la population sans que, par la suite, le clivage entre deux groupes de populations suscite particulièrement l'attention des étrangers. Le témoignage d'al-Muhallabī — qui est le seul comportant des informations sur la vie sociale — fait penser à une paisible cohabitation entre agriculteurs et pasteurs; le pouvoir de coercition semble être confiné au roi: «[Le royaume des Zaghāwa] est mis en valeur d'un bout à l'autre. Leurs maisons sont toutes des huttes en roseaux et c'est aussi le cas pour le palais de leur roi [...]. Son emprise sur ses sujets étant absolue, il réduit en esclavage qui il veut. Sa richesse consiste en bétail: ovins, bovins, chameaux et chevaux. Les principales cultures de leur pays sont le mil, les haricots et aussi le blé. La

44. Y. Urvoy, 1949, p.17-30; J. S. Trimmingham, 1962, p.105-106, 110-111; J. D. Fage, 1969; R. Cohen, 1962.

45. A propos des alliances matrimoniales des rois du Kānem, le *Dīwān* enregistre, pour le VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle, les noms de certaines «tribus» sédentaires du Kānem, mais ceux-ci semblent se retrouver dans la population du Kānem actuel (voir Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 10).

plupart de ses sujets vont nus, seulement vêtus de pagnes en cuir. Ils vivent de l'agriculture et de l'élevage<sup>46</sup>. »

Le royaume des *Zaghāwa* n'est pas pour autant présenté, dans ce texte, comme un ensemble tout à fait homogène. Au contraire, l'auteur affirme d'emblée qu'il est composé de « nombreuses nations » (*umam*), ce qui indique clairement la coexistence d'ethnies différentes dans le cadre d'une même organisation étatique. A la fin du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle, le royaume des *Zaghāwa* avait manifestement pris une extension considérable et ne se limitait plus à la région habitée par des peuples apparentés de langue saharienne : le Kānem, au sens propre, situé entre le lac Tchad et le Baḥr al-Ghazāl, constituait encore le centre du royaume, mais à sa périphérie, d'autres peuples lui ont été soumis. Aux dires d'al-Muhallabī, sa longueur était de quinze journées de marche, de même sa largeur. A propos de Kāw-Kāw, le même auteur affirme que le royaume de *Zaghāwa* était plus étendu, mais que le royaume de Kāw-Kāw était plus prospère<sup>47</sup>. Il est incontestable que dès cette époque, le plus grand État du Soudan central a beaucoup contribué à l'expansion des langues sahariennes et à l'assimilation culturelle des peuples limitrophes. Ce n'est que plus tard que les cités-États des Hawsa naissent sur sa frontière occidentale et que le royaume du Bagirmi se constitue au sud-est du lac Tchad, dans le pays des locuteurs du sara-bongo-bagirmien, contribuant à leur tour à l'expansion d'autres cultures soudanaises<sup>48</sup>.

Au Kānem, il se dessina à cette époque une autre évolution qui a son importance : le progrès de la sédentarisation et la naissance de petites villes. Al-Ya'qūbī, à la fin du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, écrit en toutes lettres que les *Zaghāwa* n'avaient pas de villes<sup>49</sup>. Écrivant plus d'un siècle plus tard, al-Muhallabī, en revanche, cite les noms de deux villes, Mānān et Tarāzakī<sup>50</sup>. La ville de Mānān nous est également connue par le *Dīwān*, et Ibn Sa'īd, au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle, précise qu'elle était la capitale des « ancêtres païens » des Sēfuwa<sup>51</sup>. On verra cependant que les rois du Kānem continuent au V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du VI<sup>e</sup>/XII<sup>e</sup> siècle à prendre leurs femmes principales parmi deux groupes nomades, les Tomaghra et les Tubu. Ce ne sera que dans la première moitié du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle que, sous le règne de Dūnama Dībalāmi (env. 607/1210-646/1248), les éléments sédentaires

46. Al-Mullahabī, dans *Yāqūt*, 1866-1873, vol. 2, p. 932; J. M. Cuoq, 1975, p. 79.

47. *Ibid.*, vol. 4, p. 329; J. M., Cuoq, 1975, p. 77-78.

48. Sur la formation des cités-États hawsa, voir A. Smith, 1970, et Unesco, *Histoire générale de l'Afrique*, vol. IV, chap. 11. Quant à l'origine du Bagirmi, il faut, semble-t-il, admettre une date beaucoup plus ancienne que celle suggérée par les traditions orales. Le *Dīwān* porte en effet l'indication que 'Abd Allāh b. Kaday (env. 713/1313-737/1337) menait une guerre contre le seigneur du Bagirmi (para. 21). D'autre part, il semble bien que le nom de « Bakārmī » indiqué par Ibn Sa'īd (milieu du VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle) désigne également le Bagirmi (Ibn Sa'īd, 1958, p. 49); J. M. Cuoq, 1975, p. 217.

49. Al-Ya'qūbī, 1883, vol. 1, p. 219-220; J. M. Cuoq, 1975, p. 52.

50. Al-Muhallabī, dans *Yāqūt*, 1866-1873, vol. 2, p. 932. Au Kawār, al-Muhallabī mentionne les villes de Bilma et d'al-Ḳaṣaba (*ibid.*). Dījādo, situé plus au nord et à l'écart de la grande voie transsaharienne, était peut-être déjà un lieu d'étape sur la route de Wargla.

51. Ibn Sa'īd, 1970, p. 95; J. M. Cuoq, 1975, p. 209.

prendront définitivement le dessus. Cette évolution va de pair avec le progrès de l'islamisation.

## Les progrès de l'islamisation

Les sources écrites donnent très peu d'informations se rapportant directement à la croissance de l'islam au Kānem ou dans les régions voisines, et l'on est réduit à utiliser des éléments d'information disparates pour se faire une idée minimale du processus qui a conduit d'abord à la conversion des rois de l'ancienne dynastie, puis à la chute des Zaghāwa et l'avènement des Sēfuwa. En ce qui concerne les débuts du Kānem, il est bien établi que l'islam n'a joué aucun rôle dans la fondation de ce grand État soudanais, ni dans les premières phases de son développement. Au Kāwar, dans l'extrême nord de la région du Soudan central, l'islam fait une brève apparition avec l'expédition de ʿUḫba ibn Nāfiʿ, peu après le milieu du I<sup>er</sup>/VII<sup>e</sup> siècle, mais il n'a vraisemblablement pas laissé de traces profondes. Ce n'est qu'à partir du II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup> siècle, quand les Berbères du Fezzān et ceux du Kawār se convertissent massivement, que l'islam pénétra dans des régions plus méridionales.

Comme beaucoup de *ḳabīla* berbères, les habitants de Fezzān adoptèrent d'abord une forme hétérodoxe de l'islam, l'ibadisme, s'associant ainsi à la cause des kharidjites. Or, situé au débouché nord de l'axe caravanier du Sahara central, le Fezzān contrôlait l'essentiel des échanges commerciaux entre la région du lac Tchad — et *a fortiori* les oasis du Kawār — et le monde musulman de la Méditerranée. Il est donc assez probable que la première forme de l'islam, répandue au sud du Sahara par des commerçants berbères, était précisément l'ibadisme. On trouve une trace témoignant indirectement de l'influence ibadite au Kānem dans un renseignement bibliographique se rapportant à Abū ʿUbayda ʿAbd al-Ḥamīd al-Djīnāwunī, un gouverneur du Djabal Nafūsa — région où l'ibadisme est encore vivant de nos jours. En effet, le gouverneur en question, qui vivait dans la première moitié du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, connaissait, d'après cette information, à part le berbère et l'arabe, la langue du Kānem<sup>52</sup>. Sans doute avait-il appris cette langue lors d'un séjour au Soudan central.

Au Fezzān, la situation change au début du IV<sup>e</sup>/X<sup>e</sup> siècle quand la nouvelle dynastie des Banū Ḳhaṭṭāb arrive au pouvoir; à partir de cette époque, les géographes arabes ne font plus mention des croyances hétérodoxes des Berbères fezzanais et il est très probable que le changement politique ait aussi entraîné un changement d'orientation religieuse. Cela n'implique pas forcément que, plus au sud, le passage de l'ibadisme au sunnisme se soit opéré avec la même rapidité, bien qu'à plus long terme, la résistance kharidjite devait s'éteindre là aussi.

52. Al-Shammākhī, *Kitāb al-siyar*, cité d'après T. Lewicki, 1964, p.309-310; voir aussi T. Lewicki, 1969, p.97; J. M. Cuoq, 1975, p.167.

En fait, rien de très précis ne peut être dit à ce sujet et l'on remarquera qu'al-Ya'qūbī — qui pourtant atteste l'existence de l'ibadisme à Zawīla (capitale du Fezzān)<sup>53</sup> — se contente, quant aux habitants du Kawār, de noter qu'ils étaient des musulmans : « Au-delà de Zawīla, à quinze journées de marche, on rencontre la ville (*madīna*) appelée Kuwwār où habite une population musulmane composée de différentes *ḡabīla*. La plupart sont des Berbères. Ils amènent des esclaves [*sūdān*]<sup>54</sup>. »

De ce texte, il ressort clairement que dans la deuxième moitié du III<sup>e</sup>/IX<sup>e</sup> siècle, le Kawār était habité par des Berbères ; leur activité principale semble avoir été le commerce des esclaves. Les autres populations mentionnées étaient vraisemblablement des Soudanais, peut-être déjà des Tubu qui, de nos jours, y vivent à côté des Kanuri. La plupart des esclaves que les commerçants berbères du Kawār amenaient au Fezzān provenaient sans doute du Kānem, où le roi des Zaghāwa « rendait esclave parmi ses sujets qui il voulait »<sup>55</sup>. Al-Ya'qūbī lui-même précise que « les rois des Sūdān vendent les Sūdān (leurs sujets ?) sans raison et indépendamment de toute guerre<sup>56</sup> ». Cela n'est pas plausible si nous acceptons le fait que, pour alimenter ses échanges avec le monde extérieur, le roi du Kānem avait un besoin considérable d'esclaves<sup>57</sup>. Il devait les capturer, pour la plupart, chez les peuples voisins. Il n'avait aucun intérêt à ce que l'islam se répande parmi eux, car la juridiction musulmane interdit formellement qu'un musulman libre soit rendu esclave.

Pourtant, dès cette époque, les rois du Kānem semblent avoir entretenu des relations diplomatiques avec les États musulmans de l'Afrique du Nord. Les sources disponibles contiennent les renseignements suivants : Ibn Khattāb, gouverneur de Zawīla, reçut en 382/992 un cadeau d'un des pays du Bilād al-Sūdān dont le nom n'est pas spécifié<sup>58</sup> mais, en raison de la position géographique de Zawīla, on peut supposer qu'il s'agissait du Kānem ; le sultan ziride de l'Ifriqiya, al-Manṣūr (373/984-386/996) reçut dans la même année également un cadeau expédié par un pays du *Bilād al-Sūdān* dont le nom n'est pas indiqué<sup>59</sup>. Un de ses successeurs, al-Mu'izz (406/1016-454/1062), reçut en 422/1031 un cadeau d'esclaves envoyés par un *malik al-Sūdān*<sup>60</sup>. On ne peut pas être sûr que c'était vraiment le roi du Kānem qui était à l'origine de ces missions diplomatiques<sup>61</sup>, mais l'on sait que celui-ci était au moins

53. Al-Ya'qūbī, 1892, p. 345 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 49.

54. J. M. Cuoq, 1975, p. 49.

55. Al-Muhallabī, dans Yāqūt, 1866-1873, vol. 2, p. 932.

56. Al-Ya'qūbī, 1892, p. 345.

57. Le nombre des esclaves exportés par le Kānem en direction du nord a dû être considérable. Zawīla, situé sur la route entre le Kānem et Tripoli était, d'après plusieurs sources, le plus grand marché d'esclaves du Sahara (al-Ya'qūbī, 1892, p. 345 ; al-Iṣṭakhṛī, 1870, p. 40 ; al-Bakrī, 1911, p. 11 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 49, 65, 81).

58. Ibn 'Idhārī al-Marrākushī, 1948-1951, vol. 1, p. 247 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 219-220.

59. Ibn 'Idhārī al-Marrākushī, 1948-1951, vol. 1, p. 275.

60. *Ibid.*

61. On est renseigné avec beaucoup plus de précision sur les relations diplomatiques entre le Bornu et Tripoli au XI<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècle : les envoyés du roi de Bornu remettaient aux gouverneurs de Tripoli des messages écrits et des cadeaux (voir D. Girard, 1686).



indirectement en contact avec l'Ifrīkiya (Tunisie) car, d'après al-Muhallabī, il portait des vêtements en soie de Sūs (Sousse)<sup>62</sup>. Pour une période ultérieure, Ibn Khaldūn indique que les rois du Kānem étaient en relation avec la dynastie hafside (625/1228-748/1347) dès sa fondation et il signale, en particulier, que « le roi du Kānem et seigneur du Bornu » envoya en 1257 au sultan hafside al-Mustansir (647/1249-675/1277) une girafe qui provoqua une grande émotion à Tunis<sup>63</sup>. Il n'est pas surprenant que le roi, qui était un des plus grands fournisseurs d'esclaves et qui, dans son pays, avait une sorte de monopole en ce qui concerne leur acquisition, se soit assuré de la bonne volonté de ses principaux acheteurs. Aux yeux des rois musulmans, son statut religieux n'avait, sans doute, que peut d'importance par rapport à son poids économique.

Les relations commerciales avec les pays de l'Afrique du Nord et les contacts fréquents avec les commerçants musulmans ne pouvaient pas se poursuivre pendant très longtemps sans que l'Islam ne fasse des progrès considérables dans l'entourage du roi et dans certains secteurs de la population. Sans doute il ne faut pas se représenter l'islamisation progressive du Kānem comme un processus de croissance continue: il aurait été étonnant que le roi et l'aristocratie *zaghāwa* n'essaient pas de freiner un mouvement qui risquait de porter atteinte à l'ordre économique sur lequel était fondé, au moins en partie, leur pouvoir. A cet égard, on notera avec intérêt que, d'après les renseignements du *Dīwān*, Arkū b. Būlū (env. 414/1023-459/1067) — un des derniers rois *zaghāwa*<sup>64</sup> — aurait installé des colonies d'esclaves dans différentes oasis du Kāwār et même à Zaylā', au sud du Fezzān — une région qui fait aujourd'hui partie de la Libye. Ces renseignements sont évidemment difficiles à vérifier<sup>65</sup> mais on comprendrait très bien qu'Arkū b. Būlū, poussé par un réflexe de défense, eût étendu sa mainmise sur les communautés berbères du Kāwār pour mieux contrôler à la fois leurs activités commerciales et leur prosélytisme religieux. Bien entendu, les auteurs du *Dīwān* n'indiquent pas les mobiles qui ont conduit à l'occupation du Kāwār par le Kānem mais, tout à fait inopinément, ils font mention de la « mosquée » de Sakadam (Seggedine). Il semblerait qu'on puisse au moins y voir un signe montrant l'importance de la « question religieuse ». On sait par ailleurs qu'à la même époque le roi du Ghana étendait son autorité sur l'importante ville commerciale d'Awdāghust<sup>66</sup>. Cette coïncidence n'est peut-être pas due au hasard.

Le successeur d'Arkū était le premier musulman du Kānem. Son nom est donné dans le *Dīwān* sous trois formes différentes: Ladsū, Sū (ou Sawā) et Hū (ou Ḥawwā?) — la forme correcte, masquée par une interpolation récente

62. Al-Muhallabī, dans Yākūt, 1866-1873, vol. 2, p. 932.

63. Ibn Khaldūn, 1852-1856, vol. 1, p. 262, 429; voir J. M. Cuoq, 1975, p. 351.

64. Il a été montré que les Banū Dūkū du *Dīwān* correspondent aux *Zaghāwa* des sources externes (voir D. Lange, 1977, p. 1130-129).

65. On peut sans difficulté reconnaître les traces d'une ancienne présence soudanaise dans certains vestiges archéologiques du Fezzān: Ganderma, près de Traghan, et Mbile, au nord de Gatrūn, sont des fortifications qui ont certainement été édifiées sur les ordres des rois du Kānem (D. Lange et S. Berthoud, 1977, p. 30-32, 37-38), mais les dates restent incertaines.

66. Al-Bakrī, 1911, p. 180; mais voir J. Devisse, 1970, p. 152 et suiv.

étant sans doute Hu (ou Hawwā<sup>3</sup>). Les auteurs du *Dīwān* se contentent d'une notice extrêmement brève pour indiquer l'événement capital pour l'histoire de la région du Tchad de l'accession au pouvoir, dans le royaume du Kānem, d'un roi musulman : « Il fut investi par le calife » (*Dīwān*, par. 10). Ni cette forme d'investiture ni la forme peu orthodoxe du nom du premier roi musulman ne permettent l'hypothèse d'une conversion. Il est au contraire très probable qu'après la mort d'Arku (à Zaylā<sup>4</sup> !), c'est le parti promusulman qui, dans le cadre de l'ancienne dynastie, avance son candidat le mieux placé du point de vue des règles de succession en vigueur. Dès lors, on ne peut pas exclure *a priori* que Hū (ou Hawwā<sup>3</sup>) était en réalité — comme certains indices le suggèrent — une femme portant le nom très musulman de Hawwa<sup>67</sup>. Ne régnant que quatre ans, il (ou elle) sera suivi par 'Abd al-Djalīl dont le règne sera également d'une durée de quatre ans. Le roi suivant, Hummay, sera le premier roi d'une nouvelle dynastie, les Sēfuwa<sup>68</sup>. Les règnes très brefs de Hū (Hawwā<sup>3</sup>) (env. 459/1067-463/1071) et de 'Abd al-Djalīl (env. 463/1071-467/1075) contrastent avec les longues durées des règnes de leurs prédécesseurs : Ayūma règne, d'après les indications du *Dīwān*, vingt ans (env. 376/987-397/1007), Bulu seize ans (env. 397/1007-414/1023) et Arkū quarante-quatre ans (env. 414/1023-459/1067)<sup>69</sup>. On peut voir dans la brièveté des derniers règnes zaghāwa l'indice d'une crise profonde : au terme d'une longue période d'incubation, les forces croissantes de l'Islam provoquaient, dans la phase décisive, d'abord la déstabilisation de l'ancien régime, avant de conduire à un changement politique extrêmement radical<sup>70</sup>.

## L'avènement des Sēfuwa

Par une coïncidence extraordinaire, le changement dynastique survenu au Kānem aux alentours de l'année 467/1075<sup>71</sup> n'est clairement signalé dans aucune des sources disponibles. Il serait donc strictement impossible de dégager avec netteté la succession des événements ayant conduit au changement dynastique ou de dégager ses conséquences économiques et sociales d'une manière précise. En raison de la rareté des informations portant sur cette période, pourtant très importante, on sera forcé de se contenter de peu de choses : déjà, il faudra prouver qu'effectivement il y a eu un change-

67. Si effectivement le premier roi musulman du Kānem était une femme, les efforts des chroniqueurs pour masquer son vrai nom paraissent tout à fait compréhensibles (D. Lange, 1977, p. 29-30, 67-68).

68. Influencés par un passage ambigu du *Dīwān* (par. 11), les auteurs antérieurs ont confondu l'introduction de l'Islam avec le changement dynastique.

69. Il convient de donner plus de poids aux données chronologiques du *Dīwān* qu'à la notice portant sur l'occupation du Kawār.

70. On ne peut pas tout à fait exclure l'éventualité que les deux premiers rois musulmans du Kānem étaient des ibadites.

71. On aboutit à cette date par le comput des durées de règnes indiquées dans le *Dīwān* (D. Lange, 1977, p. 83-94).

ment dynastique à cette époque, puis il faudra répondre à la question : « qui étaient les Sēfuwa ? », avant de pouvoir enfin tenter d'indiquer quelle était la signification globale des événements survenus.

A la fin du paragraphe consacré à 'Abd al-Djalīl, le *Dīwān* porte une notice curieuse dont la signification réelle a échappé à la plupart des historiens : « Voilà ce que nous avons écrit au sujet de l'histoire des Banū Dūkū ; après cela, nous passons à la rédaction de l'histoire des Banū Ḥummay, qui professent l'islam<sup>72</sup>. »

Depuis Heinrich Barth<sup>73</sup>, on a pensé que cette remarque visait uniquement l'adoption de l'Islam — et non pas un changement dynastique — car, plus loin, les auteurs du *Dīwān* indiquent que le roi suivant, Ḥummay, était le fils de 'Abd al-Djalīl. Or nous avons vu plus haut que Hū (ou Ḥawwā<sup>73</sup>) était déjà musulman, de même que son successeur 'Abd al-Djalīl, et cela ne pouvait pas avoir échappé aux chroniqueurs. Le passage précité marque donc autre chose que l'introduction de l'Islam.

Ce sera un auteur du VIII<sup>e</sup>/XIV<sup>e</sup> siècle, Ibn Faḍl Allāh al-'Umarī, qui rétablira clairement la succession des événements. Se fondant indirectement sur le témoignage du *shaykh* 'Uḥmān al-Kānemī, « un des proches de leur roi », il note en effet : « Le premier qui établit l'Islam [au Kānem] fut al-Hādī al-'Uḥmānī, qui prétendait faire partie des descendants de 'Uḫmān b. 'Affān. Après lui, [le Kānem] échut aux Yazaniyyūn des Banū Dhī Yazan<sup>74</sup>. »

Les Yazaniyyūn mentionnés par al-'Umarī ne sont autres que les Sēfuwa, dont le nom dérive de celui de Sayf ben Dhī Yazan. L'auteur dit en toutes lettres que l'accession au pouvoir des Sēfuwa a été précédée par l'introduction de l'Islam.

Beaucoup plus tard, au début du XIII<sup>e</sup>/XIX<sup>e</sup> siècle, Muḥammad Bello donne davantage de renseignements sur l'avènement de la dynastie des Sēfuwa à un moment donné de l'histoire du Kānem. Il fait état d'un groupe de Berbères qui, ayant quitté le Yémen, arrive jusqu'au Kānem : « Les Berbères trouvèrent dans ce pays des gens différents (*'adjam*), sous la domination de leurs frères *Tawārīk* [appelés] *Amakītā*. Ils leur prirent leur pays. Durant leur occupation du pays, leur État a prospéré au point qu'ils ont dominé les pays les plus distants de cette région<sup>75</sup>. »

On remarquera d'abord que l'auteur distingue entre deux groupes ethniques d'origine étrangère ayant l'un après l'autre régné sur le Kānem<sup>76</sup>. Cette remarque en elle-même nous conduit déjà à penser que l'auteur fait

72. *Dīwān*, par. 11.

73. Le voyageur allemand Heinrich Barth a visité le Bornu — et une partie du Kānem — au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, rapportant de son voyage les deux seules copies existantes du *Dīwān*. De plus, on doit à Barth la première étude critique de l'histoire du Kānem-Bornu, basée à la fois sur la connaissance du terrain et celle des textes originaux.

74. Al-'Umarī, 1927, p. 44-45 ; J. M. Cuoq, 1975, p. 259.

75. Muḥammad Bello, 1951, p. 8.

76. A l'époque de Muḥammad Bello, les Sēfuwa avaient quitté le Kānem depuis trois siècles et demi pour s'établir définitivement au Bornu, à l'ouest du lac Tchad. Bello lui-même, qui régnait sur le « califat de Sokoto », à l'ouest du Bornu, le sait, car il fait arriver le groupe des Berbères du Yémen (les Sēfuwa) au Kānem et non pas au Bornu.

allusion au changement dynastique du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. La preuve en est qu'il fait venir le second groupe — et non le premier — du Yémen, la patrie de Sayf ben Dhī Yazan, l'ancêtre éponyme des Sēfuwa. Bello devait savoir que la dynastie qui régnait encore à son époque sur le Bornu prétendait à une origine yéménite et que ce n'était pas elle qui avait fondé l'État du Kānem, comme le laissaient supposer le *Dīwān* et les traditions populaires, mais un groupe plus ancien, qui, d'après lui, était également d'origine étrangère.

Quant à l'origine prétendument berbère des dirigeants successifs du Kānem, il convient de rappeler que l'œuvre de Bello a été rédigée huit cents ans environ après les événements décrits et qu'entre-temps, le rôle des Berbères s'était considérablement renforcé dans le Soudan central, sur le plan politique comme sur le plan religieux. La légende de l'origine sēfuwa semble être surtout le fait de lettrés musulmans, dont beaucoup de ceux qui avaient gagné le Kānem à ses débuts étaient originaires de régions où les traditions himyarites étaient encore vivaces. En élaborant cette légende, les lettrés étaient certainement influencés par les traditions et les contes locaux, notamment ceux qui parlaient d'une migration nord-sud<sup>77</sup>.

L'ancienneté de la tradition qui tend à masquer le changement dynastique en mettant l'accent sur l'adoption de l'islam est attesté par Ibn Sa'īd au VII<sup>e</sup>/XIII<sup>e</sup> siècle. Se fondant sur des informations qui remontent au règne de Dūnama Dībalāmi (env. 607/1210-646/1248), il fournit le plus ancien témoignage de l'existence, au Kānem, d'une dynastie qui prétendait descendre de Sayf ben Dhī Yazan: « Le sultan du Kānem [...] est Muḥammad ben Djīl, de la descendance de Sayf ben Dhī Yazan. La capitale de ses ancêtres infidèles, avant qu'ils se soient convertis à l'islam, était Mānān; ensuite, parmi eux, son quatrième arrière-grand-père devint musulman sous l'influence d'un juriconsulte, après quoi l'islam se répandit partout dans le pays du Kānem<sup>78</sup>. »

Le quatrième arrière-grand-père de Muḥammad ben Djīl (= Dunama/Aḥmad b. Salmama/ 'Abd al-Djalīl = Dūnama Dībalāmi) était précisément Ḥummay (env. 467/1075-478/1086) qui, nous l'avons montré, n'était nullement le premier roi musulman du Kānem, et encore moins un nouveau converti. Ce n'est que le changement de capitale — d'abord Mānān, puis Ndjīmī — qui, dans ce passage, évoque directement le changement dynastique.

Un autre géographe arabe, al-Bakrī (écrivant en 460/1067-1068), fournit un *terminus a quo* à la fois pour l'introduction de l'islam au Kānem et pour le changement dynastique: « Au-delà du désert de Zawīla, et à quarante journées de cette ville, est situé le pays de Kānem où il est très difficile de se rendre. [Les habitants du Kānem] sont des Sūdān idolâtres. On prétend qu'il existe dans cette contrée une peuplade descendue des Umayyades, qui

77. B. Barkindo, 1985.

78. Ibn Sa'īd, 1970, p. 95; J. M. Cuoq, 1975, p. 211.

s'y réfugièrent lors de leur persécution par les Abbasides. Ils s'habillent à la façon des Arabes et ils ont leurs coutumes<sup>79</sup>. »

On ne sait pas avec certitude à quelle époque se rapportent ces renseignements, mais ils ne peuvent être plus récents que 460/1067-1068<sup>80</sup>. C'est précisément en cette année que, d'après la chronologie qui se dégage des indications du *Dīwān*, le premier roi musulman, appartenant encore à l'ancienne dynastie des *Zaghāwa*, accédera au pouvoir dans le royaume du Kānem. Al-Bakrī, vivant dans la lointaine Andalousie, ne pouvait pas encore le savoir, même dans les meilleures conditions<sup>81</sup> et *a fortiori* il ne pouvait pas avoir connaissance du changement dynastique survenu seulement vers 468/1075. Sa mention des habitants « idolâtres » du Kānem concorde donc très bien avec les données du *Dīwān*. Quant aux descendants des Umayyades qui « s'habillaient à la façon des Arabes » — et qui n'étaient donc pas des Arabes —, on doit probablement les considérer comme un groupe de Berbères qui avait adopté certaines coutumes des Arabes (ils n'étaient, en tout cas, pas des Négro-Africains). Ce groupe s'était peut-être signalé par son insoumission vis-à-vis du pouvoir et il n'est pas exclu qu'il faisait partie des forces qui, plus tard, devaient d'abord contribuer au succès du parti promusulman dans le cadre de l'ancienne dynastie, avant de provoquer la chute de la dynastie elle-même.

Parmi tous les auteurs arabes, al-Idrīsī (écrivant en 549/1154) aurait dû nous renseigner avec le plus de précision sur les changements intervenus au Kānem — et dans les régions voisines — dans la deuxième moitié du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle. Écrivant seulement trois quarts de siècle après la chute des *Zaghāwa*, il disposait de nombreuses informations dont la plupart lui avaient été transmises oralement, mais dont d'autres provenaient de sources écrites. En fait, al-Idrīsī a tout mélangé et il a en plus rajouté des données forgées de toutes pièces. On ne saurait donc utiliser sa description du *Bilād al-Sūdān* qu'avec la plus grande prudence.

Il ressort cependant de la masse des informations fournies par al-Idrīsī qu'à son époque, le Kānem et les *Zaghāwa* étaient deux entités distinctes. De toute évidence, les *Zaghāwa* ne dominent plus sur le Kānem : ayant perdu leurs anciens privilèges, ils vivent apparemment dans des conditions assez misérables. La plupart d'entre eux semblent avoir été des nomades. Rien de

79. Al-Bakrī, 1911, p. 11. On pourrait éventuellement tirer argument de la non-mention du Kawār (situé au sud de Zawīla) dans ce texte pour valider l'information du *Dīwān* selon laquelle Arkū (env. 1023-1067) avait incorporé le Kawār au Kānem (par. 9). Mais il faut noter que le nom de *Zaghāwa* n'y est pas non plus mentionné. *Note du coéditeur*: N. Levtzion et J. F. P. Hopkins [(dir. publ.), 1981, p. 64] traduisent par erreur la fin du passage relatif à la descendance des Umayyades de la manière suivante : « Ils continuent de conserver le costume et les coutumes des Arabes ». La traduction de l'auteur est plus proche de la vérité.

80. Al-Bakrī se fonde sur des renseignements oraux — dont certains se rapportent à une période qui précède de très peu la date de la rédaction — et également sur des sources écrites dont la principale, quant au *Bilād al-Sūdān*, était un ouvrage de Yūsuf al-Warrāk (292/904-905- 363/973-974).

81. Al-Bakrī écrit en 460/1067-1068. Selon le comput des durées de règnes indiquées dans le *Dīwān*, Ḥū (ou Ḥawwā') aurait accédé au pouvoir au huitième mois de l'année 460 de l'hégire.

précis n'est dit sur les nouveaux maîtres du Kānem, mais certaines remarques de l'auteur suggèrent que les *Zaghāwa* vivaient sous leur domination. Même imprécision quant à la capitale: Mānān et Ndjīmī sont mentionnées; la ville de Mānān semble être plus importante, mais il ne ressort pas clairement du texte si elle était la capitale du Kānem. Aucune information n'est donnée sur la situation religieuse<sup>82</sup>.

On déduira des développements précédents que le changement dynastique auquel fait allusion Muḥammad Bello et l'arrivée au pouvoir des Yazaniyyūn indiquée par al-'Umarī doivent avoir eu lieu entre l'époque d'al-Bakrī (460/1067-1068) et celle d'al-Idrīsī (549/1154). Il concorde avec l'expulsion des *Zaghāwa* du Kānem. Les sources externes ne permettent pas d'aller plus loin, mais c'est à partir de l'analyse du *Dīwān* qu'on peut situer cet événement capital pour l'histoire du Soudan central au début du règne de Ḥummay (env. 467/1075-478/1086). Son prédécesseur, 'Abd al-Djalīl, était en effet le dernier roi de la lignée des Banū Dūkū et Ḥummay sera le premier de la lignée des Banū Ḥummay. La distinction entre ces deux catégories de rois recouvre donc en réalité une rupture profonde dans la continuité dynastique; elle ne correspond pas à l'introduction de l'Islam.

Qui étaient les nouveaux maîtres du Kānem? Le *Dīwān* ne permet pas de répondre à cette question: rattachant Ḥummay généalogiquement à son prédécesseur, ses auteurs passent sous silence sa véritable ascendance paternelle<sup>83</sup>. Cependant, les traditions du Kānem et du Bornu, qui ont été transcrites récemment, indiquent d'une manière générale que la nouvelle dynastie descendait de Sayf ben Dhī Yazan<sup>84</sup>.

Plusieurs auteurs ont analysé l'origine de cette nouvelle dynastie. Abdullahi Smith pense qu'elle était le produit d'un monde nomade ou semi-nomade, probablement tubu, allié à d'autres *kaḥīla* par mariage dans le dessein de prendre le pouvoir. C'est ce que pense également John Lavers<sup>85</sup>. Nūr Alkali ainsi que Bawuro Barkindo estiment qu'elle était d'origine locale, mais s'attribuait des origines étrangères pour se donner du prestige<sup>86</sup>.

Nous savons que c'est sous le règne de Hummay ou de ses successeurs que la *niṣba* sayfide a été introduite. Sayf ben Dhī Yazan était en effet un héros yéménite qui, d'après la légende, avait contribué, dans la deuxième moitié du VI<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, à l'expulsion des Éthiopiens du Yémen. Or, on sait que les Berbères de l'Afrique du Nord se donnaient volontiers des ancêtres yéménites pour se distinguer des Arabes adnanites du Naǧd

82. Al-Idrīsī, 1866, p. 12-15, 33-35. On trouvera une analyse plus détaillée de ce passage dans D. Lange, 1977, p. 124-129.

83. Quant à sa mère, elle était une Kay (Koyam) — peuple dont on ignore l'origine — portant le nom de Takrama, dont le préfixe *ta* indique peut-être une influence berbère. L'analyse du nom Ḥummay lui-même montre qu'il peut être dérivé du nom de Muḥammad — par suppression du préfixe *Mu* et de la désinence *-d*, et adjonction d'un suffixe nouveau — par formation hypochoristique, ce qui est encore courant de nos jours parmi les Ṭawāriǧ et d'autres peuples qui ont été islamisés sous l'influence des Berbères.

84. Voir A. Smith, 1971, p. 165-166.

85. *Ibid.*, p. 166-167; J. E. Lavers, 1980, p. 190.

86. N. Alkali, 1980, p. 2 et suiv.; B. Barkindo, 1985.

et du Ḥidjāz. Sur le plan généalogique, cette attitude a représenté la même tendance que l'adoption, sur le plan religieux, de la doctrine hétérodoxe des kharidjites.

D'autre part, il est important de noter que Sayf ben Dhī Yazan s'était signalé dans le combat contre un peuple africain. Le thème du combat des Arabes blancs et des musulmans (avant le Prophète !) contre des Africains noirs adeptes de la religion traditionnelle africaine (les Éthiopiens étaient pourtant des chrétiens !) a par la suite beaucoup excité l'imagination de certaines couches du peuple arabe. En Égypte, ce thème a finalement donné lieu à un véritable roman populaire, dans lequel sont exaltées les vertus de Sayf ben Dhī Yazan dans ses innombrables combats contre les « Noirs impies »<sup>87</sup>.

On ne sait si ceux qui ont introduit ce concept généalogique étrange dans le milieu négro-africain du Soudan central avaient conscience de la tendance raciste qui lui est sous-jacente. Qu'ils aient été berbères ne peut être mis en doute; en Afrique du Nord, la légende himyarite avait encore cours. H. T. Norris a constaté qu'elle était depuis longtemps répandue chez les Berbères de l'Afrique du Nord et du Sahara<sup>88</sup>. Ceux qui invoquaient le nom de Sayf ben Dhī Yazan ne pouvaient être ni des Soudanais ni des Arabes — nantis les uns et les autres de généalogies fort respectables — alors qu'en revanche, les Berbères étaient fiers de leur origine himyarite yéménite. Les clercs berbères musulmans qui élaborèrent la *niṣba* sayfide furent sans aucun doute influencés aussi par la similitude de sens ou d'usage qui existait entre « Kānem », qui signifie le sud de Teda-Daza, et « Yémen », souvent employé dans la langue courante pour désigner le Sud<sup>89</sup>.

Tout ce que l'on peut conclure sur ce point est que les Sēfuwa semblent avoir une ascendance différente de leurs prédécesseurs zaghāwa et que leur arrivée au pouvoir ne fut pas liée à l'apparition de l'Islam, puisque Ḥummay ne fut pas le premier musulman à régner sur le Kānem. Bien que rien ne prouve que les Sēfuwa n'étaient pas d'origine locale, rien non plus ne permet de conclure le contraire.

Il a été montré que le mouvement d'islamisation du Soudan central a commencé par la conversion des habitants du Kawār, qui étaient ensuite les principaux agents de l'expansion de l'Islam dans le royaume des Zaghāwa. A l'époque de Ḥummay (env. 467/1075-478/1086), le mouvement de lente pénétration de l'Islam dans les différents secteurs de la population avait duré au moins deux siècles. A la longue, les autorités politiques ne pouvaient pas rester indifférentes à ce processus, car il devait porter atteinte au pouvoir absolu du roi sur ses sujets et contribuer en même temps à affaiblir la position de l'aristocratie zaghāwa. On a vu que le roi bénéficiait vraisemblablement du monopole de l'acquisition des esclaves. Les commerçants berbères, eux, avaient sans doute intérêt à briser le monopole royal pour avoir un

87. R. Paret (1924, p.88) a montré que la forme écrite de ce roman date du début du IX<sup>e</sup>/XV<sup>e</sup> siècle. Des versions orales existaient certainement depuis une époque beaucoup plus ancienne.

88. H. T. Norris, 1972, p. 28.

89. Voir J. E. Lavers, 1980 et B. Barkindo, 1985.

accès plus direct aux sources d'approvisionnement. Quant à l'aristocratie *zaghāwa*, il semblerait qu'on puisse la considérer comme constituant le relais du pouvoir royal vis-à-vis du peuple. Les différents peuples intégrés dans le royaume avaient, au contraire, intérêt à adopter l'Islam afin de se prémunir contre l'arbitraire du pouvoir. A la fin du V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle, l'Islam reste toutefois confiné aux cercles étroits de la cour royale et aux membres de l'aristocratie, et ce n'est que beaucoup plus tard, à l'époque de *Dūnama Dībalāmi* (env. 607/1210-646/1248) que l'Islam, devenant l'instrument d'une politique expansionniste, pouvait franchir le gouffre qui séparait l'aristocratie dominante des peuples dominés, et devenir de ce fait une religion populaire<sup>90</sup>.

Ḥummay prend le pouvoir au Kānem aux environs de l'année 468/1075. A la même époque, le mouvement berbère des Almoravides, au Sahara occidental, prend de l'extension vers le sud, conquiert le royaume du Ghana et y met en place une dynastie musulmane<sup>91</sup>. Plus à l'est, le mouvement almoravide conduit un peu plus tard à l'établissement d'une nouvelle dynastie musulmane dans le royaume de Kāw-Kāw (Gao), sur la rive orientale du Niger<sup>92</sup>. Il n'est pas interdit de penser que le mouvement dirigé par Ḥummay au Soudan central était une des conséquences de l'effervescence religieuse qui s'était fait jour dans un contexte économique différent parmi les Berbères occidentaux. Mais contrairement aux nouvelles dynasties du Soudan occidental, les Sēfuwa du Kānem ont été intégrés au contexte africain, assurant la continuité de la tradition étatique de laquelle ils étaient les héritiers; un siècle et demi après leur prise du pouvoir, les rois sēfuwa font tout pour faire oublier leur véritable origine et se rattachent directement à leurs prédécesseurs *zaghāwā*. Le poids des structures étatiques s'était finalement imposé avec plus de force que toutes les tendances particularistes.

90. La thèse d'un recul de l'Islam au début de la période sēfuwa est plus amplement développée dans D. Lange, 1978.

91. D'après al-Zuhrī, la conquête du Ghanā par les Almoravides aurait eu lieu en 469/1076-1077 (voir al-Zuhrī, 1968, p. 182-183). Voir également le chapitre 13 ci-dessus.

92. J. O. Hunwick, 1980.